

XYZ. La revue de la nouvelle

Les tomates pousseront d'elles-mêmes

Johanne Alice Côté



Numéro 93, printemps 2008

Rites de passage

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/3007ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Côté, J. A. (2008). Les tomates pousseront d'elles-mêmes. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (93), 69–73.

Tous droits réservés © Publications Gaëtan Lévesque, 2008

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Les tomates pousseront d'elles-mêmes

Johanne Alice Côté

DOMINIQUE a enfin repris son souffle. Elle se concentre. Au creux de sa main, la vie est simple, ronde et rouge. Elle respire le connu parfumé, promène ses lèvres sur la peau douce et chaude. Elle tire du bout des dents un lambeau minuscule, applique ses lèvres sur la blessure et suce les jus accumulés sous la peau tendue jusqu'à ce que la pulpe cède. La divine tomate envahit son palais et, pour une seconde, Dominique oublie les événements qui viennent de s'accomplir.

Elle mâche lentement, le regard lié aux petits écriteaux délavés, soigneusement confectionnés par elle au printemps dernier — *Chair de bœuf, Délice d'or, Cœur de velours, Aurora, Pomme d'amour* — et qui maintenant s'entassent parmi les tiges arrachées, en attente d'être englouties par la terre. Un filet de jus glisse de son menton et goutte sur le papier blanc qu'elle s'efforce de défroisser sur ses cuisses terreuses.

Chère Catherine, mon amie de toujours, mon amie négligée,

Comment commencer ? Ce n'est pas facile après trois ans de silence, surtout dans les circonstances présentes. Je ne dispose que d'une feuille pour t'écrire — je l'ai chipée à l'aube sur le bureau du Père — alors excuse-moi pour les taches. Je t'écris dans la serre. C'est mon tunnel de vert, de vivant ; il m'enveloppe, me console de tout. J'y ai passé presque tout mon temps depuis que je vis à Sainte-Félicie. Je cultive des tomates. Avec amour et conscience, selon les principes de notre communauté. C'était ma tâche. La saison se termine et la terre est nue, les plants sont morts mais ils n'ont jamais senti si bon. Les fruits se développent mieux parmi les anciens plants décomposés. Les tomates se nourrissent de leur propre compost ; leur mort est garante de leur vie.

Dominique souhaiterait déchirer cette lettre et recommencer, mais trouver du papier n'est plus possible. Elle pourrait au moins rayer les dernières lignes, la petite leçon horticole... mais à quoi bon ? Une autre lettre ne serait pas meilleure ; la vérité exige tant de ratures. Dominique s'allonge dans la terre riche, retournée, libérée

des racines qui s'y agrippaient, terre tiède et odorante, grouillante d'insectes et de micro-organismes. Par la porte entrouverte, elle surveille la lisière des arbres.

De l'autre côté du boisé, la fumée a commencé à signaler au monde les changements mis en branle dans la communauté. Les pompiers ne tarderont sans doute pas. Mais les serres sont isolées, invisibles depuis la grande maison, et le sentier y menant s'ouvre et se ferme avec discrétion. Dominique est tranquille ; on ne la cherchera pas avant longtemps. Sa chevelure s'étale entre les mottes de terre. Combien de temps faut-il à des cheveux pour se décomposer ? Combien de jours de soleil, de nuits fraîches, de matins mouillés ? Les limaces s'accrocheraient dans ce vaste piège barbelé. Les oiseaux cueilleraient des mèches pour tapisser leurs nids. Les vers de terre enfouiraient le reste dans leurs tunnels.

Hier soir, le Père a convoqué les membres de la communauté à la réunion extraordinaire que nous attendions tous depuis un moment. J'avais posé sur la table ronde ma dernière récolte dans une grande corbeille, en offrande pour l'événement solennel que nous allions vivre. Sur la nappe blanche, ça éclatait de joie, même si personne ne pensait à manger. Sauf moi — tu sais comme je suis gourmande, je n'ai pas changé. J'ai croqué... La vie d'une tomate mûre éclabousse tout ! J'ai taché ma robe de cérémonie.

Pour la première fois en trois ans, le Père l'avait réprimandée. « Allez vous nettoyer et ramenez ce panier à la cuisine. Héliopolis est un temple, pas une cantine. » Dominique court à l'évier et frotte le tissu frénétiquement, l'oreille tendue vers l'assemblée. S'ils allaient amorcer la chaîne d'énergie sans elle ? Dominique se hâte, tente d'assécher la partie trempée de sa tunique qui lui colle aux cuisses. La tache reste rose, couleur de chair qui veut vivre sur la froideur immaculée. Le Père lui avait parlé si sèchement. Soupçonnait-il que le doute la frappait parfois par vagues nauséuses ? Elle résistait pourtant si fort, elle refusait de donner forme à la méfiance en la nommant. Quand le Père lui demanderait si elle était prête pour le transit, elle répondrait oui, lumineuse, vibrante comme une mariée.

La première fois que j'ai revêtu ma tenue de cérémonie, j'étais si impressionnée ! Tu l'aurais été aussi, Catherine, si tu n'avais pas changé

d'idée, si nous étions parties ensemble tel que prévu ; tu aurais pleuré, toi aussi. En cercle, dans nos robes blanches, nous nous tenons par la main, et je sens l'énergie, ce picotement, cette chaleur qui pulse dans mes doigts, mon bras, tout mon corps. Mon cœur fait des trémolos. J'ai du mal à endurer ce bonheur qui gonfle ; je veux m'ouvrir, briser les digues, exploser. Tu comprends ce sentiment. Toi aussi, il t'arrivait de te sentir trop petite pour ta vie. Puis nous chantons, tous ensemble, émus, bouleversés. Il me semble que nous sommes investis d'un amour immense, un amour dont je n'aurais jamais osé me prétendre capable. Le Père rayonne plus que nous tous. Ses yeux croisent les miens et je me mets à trembler, mes jambes se désintègrent. Il me nomme. Il me choisit pour allumer le premier cierge du candélabre. Je ne me sens pas digne de faire cela, mais je m'avance, confuse, repentante, immensément reconnaissante et heureuse. Je suis porteuse de la lumière ! Je renouvelle en moi-même mes vœux de lutter contre les ténèbres et je prononce les paroles rituelles. Le souvenir de cette première célébration m'a souvent réconfortée.

Quand Dominique, dans sa robe humide, est revenue sous la voûte d'Héliopolis, les membres de la communauté psalmodiaient le début de leur chant cosmique. Pour ne pas déranger, elle reste dans la pénombre, au fond de la pièce, et observe avec tendresse le cercle de ses sœurs, ses frères. Les yeux fermés, ils se balancent légèrement, ajustant leurs voix à la musique instrumentale enregistrée. Au centre, le Père, le rassembleur, le guide, élève les bras et commence à tourner sur lui-même. Le geste démesuré, il dirige un orchestre invisible. Il incite le groupe à chanter plus fort, il crie à quelqu'un de monter le volume de la chaîne stéréo ; dans l'appareil de mauvaise qualité, la musique synthétique et simpliste crépite et se tord. Le Père s'exalte ; son visage rougit, il hurle des sons que lui seul peut décoder. Il sautille, trébuche, tourbillonne, cherche son équilibre. Dominique détourne les yeux. Résister à l'assaut du doute. Accepter le rituel qui exprime la splendeur de la foi. Ne pas se cacher en soi-même en cet instant de communion. Assumer. Elle s'oblige à continuer de regarder. Malgré le grotesque qui s'insinue, malgré la folie qui lance des éclairs, malgré l'envie de fuir.

Une mouche bourdonne dans une toile d'araignée. Un oiseau désorienté entre dans la serre et se fracasse contre la paroi vitrée.

Dominique sursaute. Une multitude de plumettes virevoltent et planent dans la moiteur de l'après-midi : une danse ultime dans un monde en flottement, comme si, choquées par la dispersion, les plumes tentaient follement de séduire une chair vierge qui les rassemblerait de nouveau.

Tu te rappelles nos cimetières d'oiseaux, Catherine, les enterrements, les cérémonies, quand nous avions dix ans et que nous étions les grandes prêtresses de notre univers ? J'aurais aimé savoir comment on empêche les oiseaux de se frapper dans les fenêtres. Dans le monde construit par les humains, l'oiseau voit le ciel où il n'est pas. Il s'élance pour se briser en plein vol sans comprendre ce qui lui arrive. On ne connaît pas les chemins des oiseaux. Ils s'entrecroisent à l'infini sans qu'on en sache rien, et un jour, on bâtit sur l'un d'eux une serre, une maison, une tour où se mire le ciel. Et les oiseaux se heurtent à l'illusion du ciel.

La musique avait fini par s'éteindre et le retour du silence imposa la paix et la gravité. « Dominique-Lug ! » Le Père l'appelle avec une autorité bienveillante impossible à contester. Le cercle s'ouvre pour la recevoir. Elle aime tant les visages paisibles de ces êtres avec qui elle partage son quotidien, ses rêves, ses idéaux. Marie-Cérès. Michel-Orion. Daniel-Balaam. Françoise-Amrita. Ils l'ont accueillie, elle, Dominique, enfant prodigue, comme si elle avait toujours eu sa place dans cette famille spirituelle. Le Père lui prend les mains. Il a besoin d'elle. Ils ont tous besoin d'elle. Ils sont prêts à vivre sur un autre plan de conscience, à vibrer à l'échelle solaire. L'heure est maintenant venue de transiter. Une fois engagés dans le tunnel de l'accomplissement, personne ne pourra se retourner. Quels que soient les obstacles rencontrés, il ne faudra pas s'en effrayer ; ce ne seront que projections de l'esprit. Toutefois, franchir le tunnel nécessitera une énergie incroyable, avertit le Père. « Dominique-Lug ! Dans la pureté de ton cœur, il y a plus d'énergie qu'en nous tous réunis, en es-tu consciente ? » Le Père avait confiance en elle. Elle se montrerait digne de faire partie de ces élus. « Nous transiterons demain, à midi. »

Un faucheur escalade la main de Dominique. La mouche ne bourdonne plus. Une goutte de condensation tombe sur la lettre avec un petit claquement et fait éclater l'encre noire d'un mot.

Catherine, dans la communauté de Sainte-Félicie, je suis devenue un être de lumière et maintenant ma place est dans une autre dimension. Je sais que ça peut être difficile à accepter. C'est à moi que le Père a demandé d'opérer le transit vers la Source. Il affirmait que j'étais la seule assez forte pour partir sans aide, après les autres. Mes vingt-sept frères et sœurs se sont rassemblés dans l'Héliopolis; ils ont pris des somnifères et ont prié jusqu'au sommeil. À midi, j'ai déclenché les dispositifs d'incendie. Je n'ai pas regardé brûler la grande maison. Je me suis réfugiée dans la serre. J'ai mangé une tomate oubliée.

J'ai bu la moitié de la bouteille que m'avait préparée Françoise-Amrita, notre infirmière. Rien ne me pressait, je t'imaginais, je me rappelais notre amitié, notre enfance, j'ai posé le flacon pour terminer cette lettre. Je ne sais pas ce qui va arriver à mon transit maintenant. Un oiseau est venu s'écraser contre la serre. En sursautant, j'ai renversé la bouteille. La terre a tout avalé. J'ai essayé de manger la terre, mais mon corps n'en voulait pas.

Écrire devient difficile. J'atteindrai peut-être la Source, malgré tout. Chère, chère Catherine, si par miracle ma lettre te parvient, sache que toute mon affection va vers toi. Nous serons réunies un jour.

La lumière du couchant touche le front de Dominique, épuisée, roulée en boule dans le terreau noir. Il lui semble que son corps s'est retourné comme un gant, qu'il s'est vidé par toutes les voies possibles. Trop faible pour bouger, grelottante, poisseuse, Dominique reste immobile au milieu de ses déjections. Elle voit que sa lettre à Catherine est gâchée. Elle attend.

Les paupières lourdes, elle observe, à travers ses cils, un petit espace carré qui reçoit encore le soleil, tout près de son ventre. Une fenêtre miniature sur ses éparpillements organiques, parmi lesquels elle distingue une graine de tomate. Une semence glorieuse. Dominique ne peut s'empêcher de penser à la provenance de cette graine et de retracer son parcours, malaxée en elle, broyée mais jamais détruite, indemne après sa longue traversée d'un tunnel de ténèbres innommables. Prête à reprendre vie.

Le soleil a disparu. Derrière le boisé, la grande maison fume encore. Les gens de Sainte-Félicie craindront longtemps les fantômes de la communauté de la Source. Les serres seront laissées à l'abandon et les tomates pousseront d'elles-mêmes.